

ment est fort différente de celle du modèle, y devient tellement semblable à la fin, qu'Edouard même ne peut les distinguer; et cela lui suffit pour s'écrier: « Tu m'aimes, Otilie, tu m'aimes! » Quand ils sont de la musique ensemble, ils manquent tous deux la mesure en même temps et avec un tel accord, que l'un n'est jamais obligé d'attendre l'autre, ou de courir après lui. C'est ici le cas de dire pourquoi dans l'original le roman porte le titre d'*Affinités électives*. Dans ce roman, où l'on disserte fort longuement sur tout et à tout propos, on ne manque pas de disserte sur la chimie. Le capitaine, qui veut faire entendre à Charlotte comment certaines substances se rapprochent et se séparent ensuite pour s'unir à des substances plus analogues, compare cette propriété des corps à l'attraction plus ou moins puissante que les ames exercent entr'elles, et il se dit là-dessus force choses qui ont sans doute beaucoup de grace en allemand. C'est cette dissertation moitié chimique, moitié galante, qui nous prépare à voir Edouard abandonner Charlotte pour s'attacher à Otilie, et la délaissée Charlotte s'attacher au capitaine, qui du moins pour le moment, paroît ne se détacher de personne; c'est aussi là ce qui donne au roman ce titre bizarre, qui pourroit bien quelque jour le faire inscrire, par mégarde, dans un catalogue de livres de chimie, comme je ne sais quel ignorant bibliographe a mis la *Jardinière de Vincennes* au nombre des ouvrages d'agronomie.

Voilà beaucoup de choses contre la raison, l'art et le goût; mais tout cela et vingt autres traits de même genre que je pourrais citer, ne sont rien en comparaison du fond même de l'ouvrage. Les moins scrupuleux en ont été révoltés. Je ne sais pas au juste de quel œil le divorce est considéré dans l'Allemagne protestante; mais en France où cette institution est plutôt tolérée que permise par les lois, est repoussée par l'opinion et par les habitudes, on ne peut voir sans dégoût

cette proposition continuelle de divorce faite sans remords par un homme qui n'a rien à reprocher à sa femme, portée sans répugnance par des personnages qui d'ailleurs ne sont point dépouillés de toute morale, et reçue sans indignation par une femme qui aime encore presque autant son mari que son amant; et cette Otilie, sur qui l'on veut répandre le plus d'intérêt, qui ne frémit pas à la seule idée d'enlever à une tante qui l'aime le cœur et la main de son époux, qui se prête de la meilleure grace à cet odieux arrangement, et attend précisément pour s'y refuser que tout le scandale soit produit, et que toutes les difficultés soient levées; et cette Charlotte même, femme indéfinissable, impossible, qui ne seroit pas fâchée de garder Edouard, qui s'accommoderoit tout aussi bien d'épouser le capitaine, et qui ne se permet pas un seul mot de plainte contre une nièce qui débauche son mari et fait mourir son enfant: de tels caractères sont évidemment faux, et conséquemment aucun intérêt ne peut s'attacher aux actions et aux discours qui leur servent de développemens. Observons que la conduite folle et indécente des deux époux n'a pas même la légère excuse de l'âge, puisqu'ils sont tous deux mariés en secondes noces, et que Charlotte, qu'il faut bien supposer un peu plus jeune qu'Edouard, a de son premier mariage une grande fille qu'on parle déjà d'établir. Cette fille, dont je n'ai rien pu dire encore, est une autre extravagante dont les écarts du moins, s'ils choquent les convenances, n'offensent point les mœurs. Ses passe-temps favoris sont de courir les champs, quelque temps qu'il fasse; et quand elle reste au logis, de figurer avec sa compagnie les sujets sacrés ou profanes des plus belles estampes connues. Mais en voilà trop sur cet amas de bizarreries révoltantes et de fadeuses insipides; c'est avoir rendu un suffisant hommage à la célébrité de l'auteur de Werther, que de s'être arrêté si long-temps sur un ouvrage qui, en soi-même, mériteroit à peine un coup-d'œil.

T.